

Le 30 mai 1713, commença la mission de la Séguinière. Tout, dans cette bonne paroisse, concourait à attirer les plus amples bénédictions du ciel sur les efforts du Bienheureux : un curé, que Montfort appelait curé selon son cœur ; des châtelaines (les demoiselles de Beauveau, sœurs de l'évêque de Nantes), modèles de piété et de charité ; une population profondément religieuse, dont le bonheur était de se nourrir de la parole de Dieu. La mission fut donc particulièrement féconde en fruits de sainteté. Le culte de Marie était déjà en honneur dans un milieu si chrétien. Aussi accueillit-on avec joie la proposition de Montfort, de restaurer une chapelle en ruines et de la consacrer à la Très Sainte Vierge. Quand tout fut prêt, le saint missionnaire plaça lui-même dans le sanctuaire une statue en bois, sculptée de sa main, qu'il proposa à la vénération publique sous le vocable de *Notre-Dame de Toute-Patience*. Ce nom fait allusion à la maladie qu'il avait endurée pendant la mission et aux grâces de patience qu'il avait sollicitées de sa Mère. Le cantique *A mon secours*, composé en l'honneur de la nouvelle Madone, ne fait que nous confirmer dans cette opinion. On y lit ce couplet :

Par charité !
Soulagez-moi dans ma misère,
Par charité !
La patience ou la santé !
C'est en vous seule que j'espère,
Montrez que vous êtes ma Mère !
Par charité !

La chapelle de Notre-Dame de Toute-Patience, artistement réparée par les pasteurs de la Séguinière, est toujours fréquentée par les pèlerins. Avec le nom de Marie, on invoque celui de Montfort, dont le souvenir vit dans tous les cœurs.

CHAPITRE XII

COMPAGNIE DE MARIE — VOYAGES DU BIENHEUREUX A PARIS ET
A ROUEN — DIFFÉRENTS TRAVAUX DURANT CES VOYAGES

Prêtres, allons à la suite
D'un Dieu pauvre et mort en croix.
Puisqu'il nous en sollicite,
Prêtons l'oreille à sa voix.

Depuis longtemps, Montfort songeait à former une Société de prêtres, qui continuerait après lui l'œuvre des missions. Dès les premières années de sa vie sacerdotale, nous le voyons « demander à Dieu, par de continuels gémissements, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres, qui s'exerceraient aux missions sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. » « Non content, dit le P. Besnard, d'offrir ses prières et l'adorable sacrifice pour cette œuvre si grande et si sainte, il faisait à cette intention des jeûnes, des pèlerinages, à quoi il joignait la voix de ses larmes dans ses oraisons, et celle de son sang dans ses cruelles macérations. » La Mère Marie-Louise de Jésus disait un jour à un Père de la Compagnie de Marie : « Oh ! si vous saviez ce que vous avez coûté à notre Père de Montfort ! Que de prières, que de retraites, que de pénitences, que de voyages il a faits et fait faire, pour obtenir du bon Maître de la moisson des ouvriers évangéliques ! » Dans une de ces retraites, le Bienheureux se décida à instituer la nouvelle Société et à lui donner une règle con-

forme à son but. Mgr de Champflour, consulté sur cette affaire si importante, y donna pleine approbation et engagea le saint fondateur à exécuter son projet.

Ce fut dans son ermitage de Saint-Éloi que Montfort, le regard fixé sur Jésus et Marie, composa la règle bénie qui devait diriger sa petite Compagnie, qui devait la sanctifier dans l'union au Sauveur par sa divine Mère. Les missionnaires seront les héritiers de l'amour de leur Père pour Marie, ils se proposeront de la faire connaître et aimer de toutes les âmes qui leur seront confiées. De même que Montfort avait, pour ainsi dire, incarné son amour de la divine Sagesse dans un Institut de femmes, de même il incarne sa piété envers la Sainte Vierge dans cette nouvelle Congrégation, à laquelle il donne le beau nom de *Compagnie de Marie*.

Au commencement de sa règle, se trouve une préface, non pour les hommes, mais pour Dieu. C'est une prière brûlante, où le bienheureux fondateur laisse parler son cœur passionné pour la gloire de Dieu et l'honneur de Marie. « J'y renvoie, dit le P. Faber, ceux qui ont peine à conserver, au milieu de leurs nombreuses épreuves, les premiers feux de l'amour des âmes. »

La règle était prête, mais les sujets manquaient. Montfort ne s'en préoccupait pas à l'excès, sachant que l'œuvre prospérerait au moment voulu par la Providence; néanmoins, il ne se crut pas dispensé de tout effort et de toute démarche utiles à son Institut. Tout d'abord, il fit le voyage de Paris, et se rendit au Séminaire du Saint-Esprit. Le fondateur de cette maison, M. Desplaces, avait été condisciple et ami de Montfort. Comme celui-ci faisait des instances pour l'attirer dans les missions, le vénéré supérieur, ne se sentant pas de vocation pour ce ministère, avait promis d'envoyer à sa place des prêtres de son

Séminaire. M. Desplaces était mort depuis quatre ans, mais les directeurs de sa maison n'avaient oublié ni son amitié pour Montfort, ni ses engagements. Aussi accueillirent-ils avec joie leur visiteur, promettant de le satisfaire de tout leur pouvoir.

Dans cet hôte que la Providence lui envoyait, le Séminaire du Saint-Esprit ne vit que sujets d'édification. L'amour de la Sagesse et de la Croix, de Marie et de son Rosaire, tel était le thème favori du saint prêtre dans ses instructions à la chapelle, et même pendant les récréations.

Quatre séminaristes résolurent de se consacrer avec lui à l'œuvre des missions : ce furent MM. Thomas, Vatel, Hédan, Le Vallois. M. Vatel seul eut l'avantage de travailler avec Montfort; les autres n'entrèrent que plus tard dans la Compagnie de Marie. La vocation de M. Vatel eut quelque chose d'extraordinaire. Pendant une récréation, le Bienheureux, se trouvant comme toujours entouré d'un groupe de séminaristes, qu'attirait sa conversation aussi gaie qu'édifiante, se leva tout à coup et demanda qui allait le suivre; puis, les ayant regardés l'un après l'autre, il prit le chapeau du jeune Vatel, et lui mit le sien sur la tête, en disant : « C'est celui-ci, il est bon, il m'appartient. » Aussitôt, M. Vatel se sentit vivement pressé et résolut de s'attacher au saint missionnaire.

Si on avait bien accueilli Montfort au Séminaire du Saint-Esprit, il n'en fut pas de même dans le reste de la ville. La croix s'y présenta au Bienheureux sous toutes les formes, témoin la lettre qu'il écrivait, le 15 août, à sa sœur Louise : «..... Je suis comme une balle dans un jeu de paume; on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté, qu'on la pousse de l'autre, en la frappant rudement. C'est la destinée d'un pauvre pécheur, toujours sur le qui-vive, tou-

jours sur les épines, sur les cailloux piquants. Cependant, ma chère sœur, bénissez-en Dieu pour moi, car je suis joyeux et content au milieu de toutes mes souffrances, et je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus doux pour moi que la croix la plus amère, quand elle est trempée dans le sang de Jésus crucifié et le lait de sa divine Mère; mais, outre cette joie intérieure, il y a grand profit à faire en portant les croix. Je voudrais que vous vissiez les miennes. Je n'ai jamais fait plus de conversions qu'après les interdits les plus sanglants et les plus injustes.....»

La Compagnie de Marie, dont la fondation avait déterminé Montfort à faire ce voyage à Paris, devait reposer sur la croix pour vivre, surtout pour porter beaucoup de fruits. Le Bienheureux instituteur se réjouit pour son œuvre et conçut à son égard de grandes espérances, car il fut singulièrement éprouvé de toutes manières. Ses meilleurs amis d'autrefois étaient prévenus contre lui; personne ne voulait entrer en rapport avec un homme si décrié! Les gens qu'il respectait et aimait le plus lui fermaient leur porte. Si quelques-uns daignaient lui adresser la parole, c'était pour l'accabler de reproches, sans lui permettre de se justifier. Les jansénistes avaient fait à Paris leur œuvre de haine; ils avaient imaginé des fables absurdes, et répandu d'atroces calomnies contre le pauvre prêtre, coupable d'être fidèle à Dieu et au Pape, coupable de porter les peuples à l'amour de Marie.

Mais, si pénibles que fussent ces croix, elles ne pouvaient contenter pleinement un cœur saintement avide de souffrir. Plus d'une fois, Montfort obligea une fervente religieuse à se mettre à genoux, à demander pour lui de bonnes croix : prière qui était promptement exaucée, tant elle plaisait au Seigneur; bientôt arrivaient à l'homme

de Dieu quelques *croix de poids*, comme il appelait ses peines les plus douloureuses et les plus humiliantes.

Dieu le récompensa de cette patience, de cette générosité. Un matin, Montfort sortait de la chapelle du Saint-Sacrement, où il venait de dire la messe, quand une femme, témoin de sa grande piété pendant la célébration des Saints Mystères, le supplia de guérir son fils, atteint de la teigne. Le Bienheureux, touché de la foi de cette femme, accéda à son désir; il posa la main sur la tête de l'enfant, et aussitôt le mal disparut. M^{me} de Mailly, l'heureuse convertie de La Rochelle, fut témoin de ce prodige, et n'en fit que vénérer davantage celui qui l'avait tirée de l'erreur.

Presque aussitôt après ce fait, Montfort disait adieu à Paris. Son voyage, comme tous les autres, se fit à pied, malgré la chaleur, car on était au mois d'août. Au milieu de ses multiples affaires, le Bienheureux ne perdait point de vue la Congrégation de la Sagesse; il voulut donc, en passant, s'arrêter à Poitiers, où demeurait la première religieuse. Mais cette œuvre, pour laquelle Montfort avait déjà subi tant de croix à l'hôpital et dans la ville, en exigeait de nouvelles pour être bien affermie. Huit ans s'étaient écoulés depuis que le Bienheureux avait quitté Poitiers. Cette longue absence aurait dû faire tomber les haines et dissiper les préventions. Mais l'envie ne meurt pas, surtout dans les cœurs des sectaires. A peine eut-on aperçu le saint missionnaire dans les rues de la ville, qu'on courut à l'évêché, renouvelant les accusations d'autrefois, rappelant surtout une affreuse calomnie, dont le misérable inventeur devint plus tard la honte du diocèse. Le prélat trompé donna ordre au pauvre voyageur de sortir dans les vingt-quatre heures. Les ennemis de Montfort avaient cru lui faire une peine immense et se promet-

taient de jouir de sa confusion : ils furent déçus dans leur attente. Bien loin de murmurer ou de s'affliger, le Bienheureux reçut ce coup comme une faveur du ciel.

Toutefois, ce passage si court ne fut pas sans consolation. Un grand nombre de ceux que Montfort avait enfantés à Jésus-Christ demeuraient fidèles à leurs résolutions. Sa plus douce joie fut de retrouver la Sœur Marie-Louise de Jésus avec son habit, qu'elle n'avait pas quitté, malgré des sollicitations nombreuses. Toujours fervente et charitable, elle était la mère des pauvres, en même temps que leur modèle. Les conseils du Père affermirent la fille dans ces bonnes dispositions. Ce qui la consola le plus, ce fut d'entendre le Bienheureux lui assurer que le temps était proche où les desseins de Dieu sur elle allaient enfin se réaliser. En même temps, le saint fondateur lui adjoignit pour compagne Catherine Brunet, jeune fille qui, sous un extérieur enjoué, cachait les qualités les plus brillantes. Elle avait autrefois fait partie de la pieuse association, nommée la *Sagesse*, et même avait reçu pour charge de guider la supérieure aveugle. Bientôt le Bienheureux, de plus en plus assuré de sa vocation, lui enverra de La Rochelle la permission de se vêtir du saint habit de la *Sagesse*.

Chassé du diocèse de Poitiers, Montfort rentra dans le diocèse plus hospitalier de La Rochelle. La croix, sa bien-aimée compagne, l'y suivit. Au milieu de la mission de Mauzé, commencée dans les premiers jours de septembre 1713, un mal violent le saisit et mit ses jours en danger. On conduisit le saint malade à l'hôpital de La Rochelle, où il édifia médecins et infirmes par l'héroïsme de sa vertu. Les opérations les plus cruelles, pratiquées deux fois par jour, ne pouvaient lui arracher de plaintes ni altérer sa sérénité. Aux moments où la douleur était le plus violente, il chantait son cantique, *Vive Jésus, vive*

sa croix, puis il suppliait les médecins de ne pas l'épargner, leur promettant le secours de ses prières.

Le mal ne disparut qu'après deux mois d'atroces souffrances. A peine quelques forces furent-elles revenues, que le zélé missionnaire en profita pour prêcher, à Courçon et à l'hôpital de La Rochelle, les exercices de la préparation à la mort. Au sortir d'une telle maladie, il devait être plein de son sujet. Ses autres travaux à cette époque furent les missions du Vanneau, Saint-Christophe, Vérons, Saint-Médard, le Gué-d'Alléré, Marennes, Nuaillé, Saint-Sauveur, la Jarrie, Croix-Chapeau et l'île d'Oléron. Malheureusement, il ne nous en reste presque aucun détail.

Au mois de juin 1714, Montfort entreprit un grand voyage qui aboutit à Rouen, où demeurait M. Blain. Quel était le but de ce voyage ? Bien que les anciens historiens ne nous le disent pas, nous pensons qu'il se rattachait à la grande affaire de la Compagnie de Marie. Montfort voulait enrôler son condisciple dans cette Congrégation. Ce qui nous le prouve, c'est la manière étrange dont M. Blain reçut le pauvre voyageur, épuisé de fatigues. Dès la première entrevue, sans donner au Bienheureux le temps de respirer, il lui fit des reproches, lui posa des objections, et principalement souleva des difficultés à propos de la Compagnie de Marie.

Quoi qu'il en soit, l'homme de Dieu ne pouvait parcourir tant de pays sans travailler à la sanctification des peuples. Des âmes languissantes et infirmes semblaient attendre son passage pour recouvrer la santé. C'est ainsi que la Séguinière eut le bienfait d'une retraite, et Roussey d'une mission. Cette dernière paroisse était en proie à beaucoup de misères morales, principalement à l'ivrognerie, source de tant de désordres. Montfort attaqua ce vice affreux avec une vigueur tout apostolique, et finit

par l'exterminer entièrement, mais ce ne fut pas sans peine. Dans le voisinage de l'église se trouvait un cabaret, rendez-vous favori de tous les buveurs du pays, où le diable semblait s'être cantonné pour braver le missionnaire et troubler le recueillement des fidèles. Un jour, entre autres, pendant que Montfort prêchait, le vacarme redoubla; les ivrognes hurlaient avec tant de force, que leurs ignobles refrains retentissaient jusque dans la maison de Dieu. C'en était trop. Saintement indigné, le prédicateur interrompt son discours, pénètre dans le cabaret, renverse tout sur son passage, culbute les bancs et les tables; ensuite, prenant par le bras les buveurs, il les met à la porte. Deux d'entre eux essayent un simulacre de résistance; en un clin d'œil, ils sont saisis et mis sur la rue, avec menace d'un pire châtiment s'ils osaient revenir. Ils ne se le firent pas dire deux fois; de ce moment, les scandaleuses réunions furent entièrement supprimées.

A la cérémonie de la plantation de croix, la foule immense, accourue de toutes parts pour cette cérémonie, fut témoin d'un fait prodigieux. La croix s'élevait majestueusement, au chant des cantiques, quand tout à coup elle tomba sur la multitude entassée dans ce lieu. On s'attendait à trouver des morts et des blessés. Quelles ne furent pas la surprise et la joie de tous de constater qu'on n'avait à déplorer aucun accident sérieux! Une seule personne avait été atteinte, et encore très légèrement. Ce fut une occasion pour le Bienheureux de célébrer sa bonne Mère du ciel, à la protection de laquelle il attribua cette merveilleuse préservation. Il n'avait pas attendu ce moment pour exciter les fidèles à la dévotion de Marie. Déjà, par ses soins, une chapelle abandonnée avait été rendue au culte et consacrée à la Sainte Vierge, sous le titre de *Notre-Dame de Pitié*.

Poursuivant son voyage, Montfort s'arrêta à Nantes, où il visita les Incurables « ses chers enfants, qu'il portait toujours dans son cœur, » et où il réconforta les Amis de la croix de Saint-Similien.

A Rennes, on lui défendit de prêcher : il profita de ce repos forcé pour faire une retraite fervente. C'est au sortir de ces jours de recueillement qu'il écrivit la *magnifique lettre circulaire aux Amis de la croix*, si pleine de doctrine et d'onction.

Parti de Rennes le 12 août, le Bienheureux arriva à Avranches, la veille de l'Assomption. L'évêque, à qui il alla de bonne heure le lendemain présenter ses hommages avec ses offires de service, le reçut fort mal et le congédia en lui défendant même de dire la messe. « Le plus grand service que vous puissiez me rendre, lui dit-il, c'est de sortir de mon diocèse, et le plus tôt possible. » Là encore, la calomnie avait précédé le saint voyageur. C'était une bonne croix qui lui arrivait en ce beau jour, il s'en réjouit grandement. Toutefois, le serviteur de Marie eût été dans la désolation de laisser passer la fête de l'Assomption sans célébrer les Saints Mystères. Pour la première fois de sa vie, il loua un cheval, et arriva avant midi à la Ville-Dieu, la première paroisse du diocèse de Coutances. Le curé fit d'abord des difficultés avant de lui permettre de dire la Sainte Messe : puis, touché de sa grande piété, il l'invita à prêcher, ce que Montfort accepta avec empressement. Malgré son séjour si court dans cette paroisse, il réussit à y faire aimer davantage la Vierge Marie, ainsi qu'à y établir la pratique du Rosaire.

A Saint-Lô, un jeune vicaire, nommé M. Le François, qui connaissait Montfort de réputation, vint gracieusement se mettre à sa disposition et lui rendit de nombreux services. Leur première visite fut pour l'hôpital, où le

saint missionnaire fit si bonne impression, qu'on lui demanda une retraite pour les pauvres. Mais bientôt la ville entière voulut en profiter. Dès le premier sermon, on regarda le prédicateur comme un homme envoyé de Dieu; on croyait voir un prophète à la parole hardie et inspirée. Sa voix claire, étendue, pénétrante, son geste expressif, l'élévation de ses pensées, le charme et l'originalité de ses expressions, l'onction et la force qui accompagnaient chacune de ses paroles, tout, dans le saint orateur, captivait l'esprit, subjuguait la volonté. On se demandait avec étonnement : « Quel est donc cet étranger qui vient d'arriver dans notre ville, n'ayant qu'un bâton, et qui se fait déjà suivre avec tant d'empressement? »

Ce qui ajoutait de la puissance à l'éloquence de Montfort, c'était sa réputation d'austérité et de science : on le savait couvert d'instruments de pénitence. Le Fr. Nicolas, son compagnon de route, avait été surpris, un jour, frappant à coups redoublés sur les épaules de son maître. Le bon Frère en gémissait le premier, mais c'était à cette seule condition que le Bienheureux le gardait auprès de lui.

S'il y eut bien des austérités qui échappèrent aux regards de la multitude, la science de Montfort ne put demeurer cachée sous le boisseau. *Heureux l'homme que vous instruisez vous-même, ô Seigneur*, dit le prophète. Les effets de cette béatitude se manifestèrent une fois de plus dans la personne du saint missionnaire. Chacun pouvait le consulter, non seulement en particulier, mais encore en public, pendant certains exercices; toujours les objections et les difficultés étaient résolues avec clarté, à la satisfaction de tout le monde. Les prêtres séculiers et réguliers de la ville essayèrent un jour d'embarrasser le Bienheureux. Ils lui posèrent les questions les plus embrouillées, les objections les plus difficiles, lui laissant

à peine le temps de respirer après chaque réponse. Cet assaut d'arguments théologiques procura à Montfort un véritable triomphe. Assistants et adversaires étaient frappés d'admiration pour la clarté, la précision, la méthode avec lesquelles il répondait à tout. Calme et tranquille, comme un homme sûr de lui-même, en quelques mots, il jetait la lumière où l'on avait entassé les ténèbres.

Les esprits étaient subjugués; les cœurs se laissèrent prendre. Cette ville de Saint-Lô, où les mœurs étaient autrefois si dissolues, se trouva renouvelée. L'amour des mortifications avait, même chez les jeunes gens, remplacé l'amour des plaisirs.

La mission terminée, le Bienheureux reprit la route de Rouen. Il arriva dans cette ville vers midi, à jeun, après avoir fait six lieues à pied depuis le matin. Son visage était si défait, que M. Blain eut peine à reconnaître en ce visiteur le condisciple d'autrefois. On devine avec quelle joie les deux amis se revirent, après une si longue absence, et s'entretenirent intimement. La conversation roula d'abord sur ce qui avait déterminé le voyage de Montfort : l'affaire de sa Congrégation. Le Bienheureux engagea M. Blain à tout quitter pour se livrer à l'œuvre des missions dans la Compagnie de Marie.

M. Blain, à son tour, fit des objections sur l'austérité de la règle que Montfort voulait donner à ses enfants. Il lui montra la difficulté de recruter des sujets décidés à embrasser un état aussi parfait; en même temps, il lui reprocha aimablement cette singularité de manières, cause de continuelles humiliations.

A tout cela, le Bienheureux avait une réponse prête. La base qu'il voulait donner à sa Congrégation, c'était l'Évangile. Ne peut-on demander à des prêtres de suivre

l'exemple de Jésus et des apôtres? On accusait Montfort de singularités, mais quel saint n'a pas subi quelquefois ce reproche? Le Saint n'est-il pas singulier, par là même qu'il tranche sur la multitude des chrétiens? Montfort était singulier surtout, parce qu'il faisait sans relâche la guerre au monde, aux fausses maximes du monde; parce qu'il bravait le respect humain, et mettait le service de Dieu au-dessus de toute considération terrestre. C'était aussi cette conduite qui avait amenté le monde contre Jésus et ses apôtres. Le saint missionnaire s'estimait heureux de se trouver en si noble compagnie.

Ainsi tombaient, l'une après l'autre, les accusations dont M. Blain se faisait l'écho. Celui-ci fut parfaitement convaincu de la sainteté de son hôte, qu'il voyait soumis en toutes choses à la direction de l'Esprit-Saint; néanmoins, il ne put se décider à le suivre. Le Bienheureux lui fit une double prédiction : « Vous serez nommé, lui dit-il, à une cure de Rouen, et après avoir subi bien des croix, vous la quitterez; » prédiction qui se vérifia de point en point. Dans une causerie intime, Montfort parla d'une grâce extraordinaire dont le ciel le favorisait : Jésus et Marie étaient continuellement présents au fond de son âme.

Le saint voyageur ne prit que deux ou trois jours de repos à Rouen. Pour revenir, il s'embarqua sur un bateau appelé la *Bouille*, véritable arche de Noé, dit M. Blain, où se trouvaient réunies toutes sortes d'animaux. Qu'on se figure 200 personnes grossières, mal élevées, sans religion et sans mœurs pour la plupart, se livrant à des conversations impies ou obscènes. Or, c'est à cette peu attrayante compagnie que l'angélique Montfort demanda de se mettre à genoux, pour réciter le Rosaire en l'honneur de la Reine des vierges. On devine aisément par quels rires, par quelles plaisanteries fut accueillie cette

singulière proposition. Montfort ne se découragea point, il fit une seconde tentative, qui obtint le même insuccès. Les ignobles railleries, les cris de fureur et de mépris, qui éclatèrent de toutes parts, auraient dû le convaincre de l'inutilité de ses efforts. Mais notre Bienheureux était un de ces hommes de foi, qui, comptant sur le secours d'en haut, espèrent contre toute espérance. Jésus et Marie, dont il invoqua les saints noms, vinrent visiblement à son aide. A la troisième sommation, tous les passagers se laissèrent persuader; ils récitèrent en entier le saint Rosaire, puis écoutèrent en silence les instructions, que leur fit, jusqu'au débarquement, leur pieux compagnon.

Le saint prêtre poursuivit son voyage, édifiant continuellement les peuples par ses paroles et ses exemples. On veut savoir son nom : « Je suis, dit-il, un pauvre prêtre qui court par le monde, en espérant de gagner quelque pauvre âme par mes sueurs et mes travaux, avec le secours de mon bon Maître. » On le voit toujours absorbé en la sainte présence de Dieu, la tête découverte, les yeux fixés sur son crucifix. Parfois l'action de la grâce est si vive sur son âme, qu'il se prosterne la face contre terre pour adorer les perfections divines.

Aux approches de Nantes, le Fr. Nicolas s'arrêta, épuisé de fatigues. Son charitable maître voulut le porter sur ses épaules; ne pouvant l'y faire consentir, il le prit par le bras et le soutint ainsi l'espace de trois lieues. Comme la route était très fréquentée, le pauvre Frère était tout honteux. « Mon Père, que dira tout ce monde? demandait-il. — Mon cher fils, répondait le Bienheureux, que dira notre bon Jésus qui nous voit? »

Lors de la destruction du Calvaire de Pontchâteau, les statues, qui devaient prendre place sur ce monument, avaient été déposées provisoirement dans une maison de

la paroisse; sans prendre de repos, Montfort alla en hâte les chercher. Ce ne fut qu'au prix d'incroyables fatigues qu'il put les faire amener à Nantes, où elles furent placées dans la chapelle des Incurables, en attendant la prochaine restauration du Calvaire.

Avant de reprendre le cours de ses travaux apostoliques, le Bienheureux fit un dernier voyage à Rennes, dans le dessein de dire adieu à ses amis. Lors de son récent passage dans cette ville, il avait lié connaissance avec M. Dorville, subdélégué de l'intendant de Bretagne. A peine ce digne chrétien eut-il revu son saint ami, qu'il lui demanda assistance pour remédier à un grave désordre. Tous les soirs, la place contiguë à son hôtel devenait le rendez-vous d'une jeunesse libertine et le théâtre d'affreuses misères. Le moyen de détruire cet abus fut bientôt trouvé. Marie, la Vierge très pure, se présenta tout de suite à la pensée de son bienheureux panégyriste; il proposa de l'établir gardienne de ces lieux, où trop longtemps Satan avait régné. Une niche bien ornée fut placée sur la façade de la maison, et reçut une statue de la Mère de Dieu. M. et M^{me} Dorville prirent l'habitude de réciter le Rosaire chaque soir devant l'image de Marie. Bientôt une foule nombreuse vint s'associer à leur pieux exercice. La dame proposait les mystères, pendant que M. Dorville, un fouet à la main, faisait la police et chassait tous les mauvais drôles qui osaient s'aventurer sur la place. La victoire demeura ainsi à Dieu et à la morale chrétienne, par l'entremise de Marie et de son grand serviteur.

Les paroles et les exemples de l'homme de Dieu avaient fait sur M. Dorville la plus salutaire impression et contribué puissamment à l'affermir dans le bien. Le cœur de ce noble chrétien avait surtout puisé, dans ce saint commerce, un amour ardent pour la croix. Aussi, le dernier

geste de Montfort à son disciple, en le quittant, fut un signe de croix, son dernier adieu fut cette étrange parole, trois fois répétée : *Monsieur, je vous souhaite beaucoup de croix*. Dieu exauça vite le souhait de son serviteur, M. Dorville, partageant le calice d'amertume de son divin Maître, fut accablé d'ennuis et de douleurs. Heureusement il avait appris le secret de porter vaillamment sa croix. Dans le saint esclavage de Jésus en Marie, où Montfort enrôlait ses amis, M. Dorville trouva une source intarissable de grâces; si, comme son saint directeur, il fut, à cause de cette consécration même, plus persécuté du monde et du démon, son cœur sut toujours puiser, au Cœur de sa divine Mère et Maitresse, la force au milieu des combats, la sérénité dans les épreuves.

Pour notre Bienheureux, qui s'attendait, en retournant à La Rochelle, à retrouver sa croix bien-aimée sur son passage, il fut complètement déçu dans son espérance. On n'eut pour lui cette fois que des marques de sympathie, de vénération. Les paysans quittaient leurs travaux, les gentilshommes descendaient de cheval, pour venir se jeter à ses pieds et recevoir sa bénédiction. On voyait même des gens passer une partie de la nuit, auprès de la maison où reposait leur cher missionnaire, afin de pouvoir lui dire adieu le lendemain, et l'accompagner sur la route. Ce fut au milieu de ces témoignages respectueux que le Bienheureux arriva à La Rochelle, en novembre 1714, après une absence de six mois.